

# les avantages de la nébuleuse

Samedi 12 octobre au matin, dans les salons cossus, feutrés, moquettes de l'Hôtel PLM Saint-Jacques. Ils sont tous là, les vrais socialistes (puisqu'on a exclu les gêneurs du PSU), pour les Assises nationales du socialisme. On s'émerveille à chaque détour de couloir : mais oui, c'est Pisani, c'est Marilhac, c'est Léo Hamon, c'est Sarda, c'est Bredin. Et celui-là, qui c'est ? C'est Vauzelles, l'ancien animateur des jeunes favorables à Chaban. Et puis, voici Delors, qui a ce mot charmant : « Au PS, les moins responsables, ce sont les moins de trente ans. Imaginez que, si on leur dit Delors, ils répondent seulement : contrats de progrès ». Les ingrats, va ! Voici venir aussi Rocard, et puis Chapuis, Chèreque, Détraz, et les animateurs de tous les courants du PS (sauf Savary, qui boude dans ses provinces, estimant que « le temps n'est pas aux parlotes »). Ah, quelle grande famille. La fête promet d'être belle ! Elle le sera, en effet.



On commence d'abord par attendre. C'est une coutume que les militants du PS connaissent depuis quelques années, et on a eu bien raison de commencer à y habituer les autres tout de suite : une assemblée PS digne de ce nom commence par attendre l'arrivée tardive de François Mitterrand.

Son petit déjeuner terminé, celui-ci, de fait, arriva, et la séance put commencer à 10 h 40, le président de séance André Jeanson prévenant sans rire l'assistance que le temps étant compté, le comité d'organisation avait organisé les débats de manière extrêmement rigoureuse. Ce n'est bien sûr là qu'une anecdote, mais je la raconte car, jointe à ce qui va suivre, et qui concerne le fond des débats, elle me paraît significative d'un climat caractéristique du « parti de F. Mitterrand » : le parti est d'abord organisé autour d'une personnalité.

C'est le Premier secrétaire qui ouvrit les Assises. Etonnant discours. Forte « marxisation » du vocabulaire, par endroits. Là encore, c'est une manière de tradition : quand Mitterrand fusionne avec des socialistes, il appuie sur le champignon de l'analyse marxiste. Ce fut vrai à Suresnes, devant la CIR, lorsqu'elle décida de rejoindre le PS. Ce fut vrai à Epinay. Il était normal que ce le fût à Paris. Nous eûmes donc droit à la concentration du capital, à la production de la plus-value, au front de classe et même à « la lutte, la guerre, la lutte des classes ». Reconnaissons de bonne grâce que, chemin faisant, Mitterrand (qui se définissait lui-même il y a quatre ans comme un « marxiste d'occasion ») fait en la matière des progrès sensibles, et saluons là le travail du secteur formation du PS... A cette forme de langage, comme toujours, se mêlait une éloquence lyrique, empruntée à la grande tradition parlementaire du siècle dernier. Bref, le discours a plu. Mais s'il a — beaucoup — plu aux membres présents du PSU et de la « troisième composante », c'est grâce à une expression : le « parti des socialistes », et à un membre de phrase : « le retour dans une maison commune dont nous allons maintenant bâtir les fondations ».

## HABILETE...

On mesure l'habileté : le parti socialiste avait décidé de ne remettre en cause ni son sigle, ni ses structures fondamentales, ni sa stratégie. Le débat qui allait suivre devait du reste rappeler ces exigences. Mais les candidats à la fusion étaient un peu gênés aux entournures de devoir entrer dans un PS inchangé : qu'à cela ne tienne, PS signifiera désormais « Parti des socialistes ». Et s'il paraît assurément difficile de revenir dans une maison qui n'a point encore de fondations, la formule, inacceptable pour un maçon devient miraculeuse et par les anciens de la SFIO (c'est toujours la vieille maison...) et pour Robert

Chapuis (on fonde...). Mitterrand est habile, décidément. Et il semble bien que cette habileté là ait surpris : oui, il semble bien que personne n'était, à l'avance, dans la confiance. Là encore, le rôle du leader est fondamental. Et la divine surprise créée par la formule — « c'était inespéré » me dit un ancien membre du bureau national du PSU — créera chez certains un véritable climat d'euphorie, propice par ailleurs à l'ingurgitation de quelques coulevres. Puisque Michel Rocard a souligné à la tribune le talent de Mitterrand, pourquoi ne pas dire aussi ici, qu'au-delà de son habileté, nous avons été quelques-uns à noter que le langage du premier secrétaire — à notre égard par exemple — savait rester serein : « les militants socialistes qui ne sont pas ici, ils restent des camarades, dans le même camp. Il y a d'autres façons de combattre pour le socialisme », alors que Michel Rocard croyait bon de proclamer : « le PSU vient une nouvelle fois de ne pas mériter son nom ».

Le point de départ posé par Mitterrand pouvant à l'évidence servir de conclusion aux Assises — la « déclaration finale » reprend d'ailleurs quelques passages de son intervention — les débats pléniérs ont dans une large mesure eu pour fonction de permettre aux orateurs des divers courants et tendances d'employer à leur tour la formule magique « parti des socialistes ». Ce qu'ils ont, tous, consciencieusement fait, en n'oubliant pas de rendre hommage à la personne du candidat à l'élection présidentielle. Je ne vais bien sûr pas reprendre ici la chronologie du déroulement des Assises, les quotidiens l'ont suffisamment fait. Mais je voudrais tenter de les caractériser, et d'énoncer quelques problèmes qu'elles me paraissent soulever, pour l'avenir du « Parti des socialistes ».

**LE PARTI, L'AUTOGESTION, LE POUVOIR.** La caractérisation des Assises peut tenir en ces trois mots. Le parti d'abord. Qui aurait pu douter avant samedi que la phase organisationnelle était bel et bien ouverte avec les Assises et non après les Assises voyait immédiatement tous ses doutes levés. Dès la première phase de F. Mitterrand : « Les Assises sont ouvertes. Il s'agit maintenant de construire un parti pour le socialisme à partir du projet de société ».

Comme le disait joliment J.P. Cot à la tribune : « les difficultés d'une des parties prenantes aux Assises ont eu pour effet de clarifier l'enjeu des Assises : celui de la construction d'une organisation ». L'enjeu, en effet, était clair. La mécanique organisationnelle était bel et bien enclenchée, et les « difficultés » du courant Rocard-Chapuis au sein du PSU ne pouvaient que le prouver.

Le ciment idéologique du parti, c'est théoriquement l'autogestion. Il en fut beaucoup question samedi et dimanche. « Nous disons, c'est possible, s'écriait Chapuis. Le socialisme autogestionnaire peut être le moyen de réunir ceux qui sont actuellement séparés, séparés entre

organisations différentes, mais surtout séparées entre militants politiques et militants de la lutte sociale, ceux-là mêmes sans lesquels il n'y aura pas de socialisme. Nous disons : c'est urgent ». Et J.P. Cot résumait : « nous avons pris l'engagement de prendre l'autogestion comme clé de voûte du socialisme démocratique ». Alors ? Un PS totalement rallié — au niveau du vocabulaire en tout cas — au socialisme autogestionnaire ? Officiellement, oui. Ce qui ne veut point dire que cela ne pose pas quelques problèmes d'interprétation, et nous y reviendrons.

S'il faut faire un parti commun, soudé par l'idéologie autogestionnaire, c'est — ont dit nombre de participants — parce que le pouvoir est en vue. « Le pouvoir est au bout de sa course » disait Mitterrand ; Rocard voyait dans le texte soumis aux Assises « un projet pour gouverner qui éclaire le long terme » ; dans un raccourci saisissant, Martinet invitait à prendre « les chemins du pouvoir, c'est-à-dire de la Révolution ». Incontestablement, le thème : « le pouvoir est proche, il faut que nous ayons un grand parti pour gouverner » a été un des leitmotifs des Assises. Il s'agit ici d'une constatation, et non d'une critique, même si des esprits malins peuvent être tentés de sourire en voyant une telle salle acclamer cette proclamation de Gaston Defferre : « nous ne voulons pas être ministres pour être ministres ». Ou en constatant combien les termes de « pouvoir » ou de « gouvernement » font peur à des militants (parmi les chrétiens de la troisième composante, entre autres) qui préfèrent pudiquement évoquer le « débouché politique des luttes » ou leur « prolongement ».

Un parti visant à l'exercice rapproché des fonctions gouvernementales, et se réclamant du socialisme autogestionnaire, voilà donc ce que sera le « Parti des socialistes » au soir de son Congrès, prévu pour le 31 janvier prochain. L'un des mérites des Assises aura été de prendre dès maintenant, grâce surtout aux réunions des carrefours, la mesure des problèmes internes qui seront ceux du parti « new look » de F. Mitterrand.

**UN PARTI « MULTIFORME ».** Le problème principal, c'est bien sûr la diversité, voire les contradictions entre les parties prenantes : de Régis Debray à Gérard Jaquet, de Chandernagor à Chapuis, du CERES à l'ERIS, de Joxe à Rocard en passant par Attali, Delors, Mauroy et Léo Hamon... « Loin de nous inquiéter, a proclamé Mauroy, cette diversité nous conduira à un parti multiforme, peut-être plus difficile à conduire et à animer, mais en tout cas plus riche des expériences vécues sur le terrain ».

On voit le pari : il s'agit de conserver tous les avantages de la « nébuleuse » politique — être présent sur tous les terrains, gagner des électeurs à droite comme à gauche — sans en risquer l'inconvénient majeur — la cassure — grâce à la fédération de ces courants divers voire

contradictoires sous l'autorité de François Mitterrand. Faire un grand rassemblement réformiste français à vocation majoritaire, et comportant une aile gauche, présente sur le front des luttes, un personnel de gestion communale et gouvernementale, une aile centriste rassurant les classes moyennes. C'est le défi lancé par le « parti des socialistes » : qu'on ne s'y méprenne point, on est loin de l'ancienne SFIO.



Les contradictions d'intérêt, de vocabulaire, d'engagement, sont déjà apparues clairement tout au long des carrefours. Quoi qu'on puisse penser de l'erreur que commettent des camarades du PSU en envisageant actuellement un processus de scission, il est clair qu'ils tenaient (et avec eux beaucoup de camarades de la 3e composante) un langage bien différent de celui des militants du PS dans les divers carrefours et forums. Il fallait voir le dialogue entre notre camarade Rungis et la déléguée aux relations publiques et à l'information de la mairie de Marseille, sur la prise de conscience des travailleurs à partir des actions sur le cadre de vie ! Il fallait voir la mise en présence de militants PSU et PS de l'enseignement secondaire qui, à Montrouge par exemple, sont aujourd'hui, dans des luttes concrètes, dans des camps opposés. Il fallait voir — on pourrait multiplier les exemples à l'envi — la nature des débats politiques sur les luttes dans les entreprises (avec un enjeu clairement sous-jacent : la prise de contrôle du secteur « Entreprises » du PS) sur l'armée, sur les femmes. Partout, deux conceptions de l'action militante, de la lutte pour le socialisme, étaient à l'œuvre. Bien sûr, les thèses « de gauche » l'ont, ici ou là, emporté, au niveau des textes adoptés : les notables, jeunes ou vieux, ont préféré « laisser couler ». Comme me le disait tranquillement un membre du comité directeur du PS : « Ici, ils peuvent s'amuser, s'agiter, écrire ce qu'ils veulent. Mais dans un congrès, ce sera autre chose : là, ce qui comptera, ça sera les mandats ! ».

Clivages visibles aussi au niveau stratégique. Claude Germon, membre de la commission exécutive fédérale de la CGT a été plutôt fraîchement accueilli — notamment par des délégués de la troisième composante — lorsqu'il a tenté de rappeler l'importance (non seulement par son existence, mais par son contenu) du programme commun. C'est là l'une des inquiétudes des ex conventionnels : que l'ensemble des nouveaux apports au PS se traduise par l'injection d'une forte dose d'anticommunisme dans l'organisation. Et la crispation du groupe des Joxe-Jospin-Colliard à l'encontre de la CFDT, de Rocard et de la troisième composante permet qu'on s'attende à de réjouissants débats internes.

Cette crispation a été renforcée dimanche, dans l'appareil du PS, par le succès de tribune remporté par De Caumont, lorsqu'il déclara : « **il serait nécessaire d'appliquer les principes de l'autogestion au sein de notre organisation politique : collégialité des responsables, responsabilité, rotation, non-cumul des mandats, autonomie des groupes de base** ».

Ces problèmes de contradiction internes seront sans doute renforcés dans l'après-congrès par deux éléments significatifs. D'abord, le CERES, refusant pour le moment la pression tendant à lui faire accepter un congrès unanime — G. Sarre a clairement rejeté « l'œcuménisme » — envisage, non seulement de préparer un texte autonome, mais aussi de faire, s'il le faut, une cure d'opposition interne, afin de se constituer en réelle aile gauche organisée du parti. Ensuite, et dans le même temps, comme d'anciens membres du BN du PSU ne voient pas d'autre issue que dans une alliance — comme dans la préparation des Assises — avec Mitterrand, Mauroy et Defferre, il n'est pas invraisemblable que cette attitude étonne un peu ceux qui les suivront au PS, à commencer par des éléments de la gauche syndicale... On en parlait beaucoup dans les couloirs ce week-end... On le voit, les éléments de débat interne et de contradictions sont nombreux, à partir des Assises. Mais qu'on ne s'y trompe pas : cela ne veut certes pas dire que le regroupement ne durera pas. Simplement, c'est bien autre chose qu'un replâtrage. Il n'était que de voir la composition de la salle avec ses parlementaires, ses militants, ses notables, ses syndicalistes : c'est sans doute à l'acte de création d'une véritable social-démocratie française (multiforme, avec un langage de gauche) que nous venons d'assister.

On termina par l'Internationale, et par un gag. Le disque ne s'arrêta pas avant la fin du troisième couplet. Ce qui permit de constater que Mitterrand connaissait un couplet, Rocard deux et Julliard trois ! Disons-le gravement : là ne réside pas le motif essentiel de notre scepticisme !

Gilbert HERCET ■



## Assises du Socialisme



*Tribune Socialiste n° 631 bis*  
**22 octobre 1974**  
**Pages 8 et 9**

Un certain nombre de camarades de l'actuelle majorité du PSU ont, aux côtés de camarades du courant Rocard-Chapuis, participé aux Assises. Plusieurs sont venus, pendant le week-end, me confier, comme s'ils voulaient s'en excuser : « tu comprends, j'avais participé à des Assises locales, alors ça m'intéressait de venir ici participer aux carrefours ». Quelques-uns, même, m'ont demandé : « j'espère que je ne risque pas d'être exclu parce que je suis là? ».

Il faut le redire très clairement à ces camarades, et à ceux qui pourraient se poser des questions du même ordre. Nous déplorons que le comité d'organisation des Assises ait pris la lourde responsabilité d'exclure de la réunion le PSU tel qu'il est aujourd'hui, majoritairement. Du fait de cette décision, aucun camarade présent au PLM ne pouvait prétendre « représenter le PSU ». Mais nul ne saurait critiquer la présence aux Assises de camarades du parti, à quelque courant qu'ils appartiennent. On peut même penser que le déroulement des séances plénières et des carrefours a été instructif pour eux : la véritable nature – organisationnelle – de l'opération n'a ainsi pas pu ne pas leur apparaître très clairement. Nul doute que, revenus dans leurs sections et fédérations, ces délégués ont pu faire des comptes-rendu bien utiles pour la prise de conscience collective G.H